

Pendant la grève des tailleurs en 1894, la rumeur se répandit tout-à-coup qu'une banque du Bowery était en faillite. Immédiatement une foule de tailleurs grévistes, supposés près de mourir de faim, et qui, en réalité, recevaient des secours de sociétés de charité juives, furent vus rangés en ligne, attendant leur tour pour retirer leurs dépôts.

#### *Comment l'Union réussit.*

Après presque vingt années de lutte dans New-York et d'autres villes, après vingt années d'échecs successifs, de nouvelles périodes d'agitation et de perfectionnement, l'Union des ouvriers en vêtements avait atteint en 1903 et 1904 une position très forte. Elle s'était fortifiée auparavant par une période de grande prospérité dans le commerce des vêtements, alors que la demande pour des ouvriers était forte, et que ceux-ci étaient rares, alors que les ouvriers étaient satisfaits et que leur organisation se faisait facilement. L'union avait été dirigée habilement et intelligemment. Henry White, son secrétaire national, avait en réserve d'importants fonds de grève et avait mis en usage l'étiquette de l'union avec un effet remarquable. Rien que dans le courant de l'année dernière, l'union a dépensé plus de soixante-dix mille dollars pour la réclame des vêtements portant l'étiquette de l'union, réclame faite dans les revues périodiques, les tramways, les gares de chemin de fer, et par d'autres méthodes.

La situation faite aujourd'hui à l'industrie du vêtement, comparée à celle qu'elle avait, il y a seulement quelques années, à l'époque des "sweat shops", est surprenante. Personne n'a besoin aujourd'hui d'aller dans New-York Est, avec l'espoir d'y trouver ces tailleurs qui manquaient des choses nécessaires à la vie; l'industrie a complètement changé d'aspect.

"J'ai dans mon atelier, dit un patron, des ouvriers qui gagnent mille dollars par an."

#### *Changement remarquable.*

Allez dans New-York Est, et vous y trouverez des ouvriers—ils sont peu nombreux ceux qui sont au sommet de l'échelle—intelligents, parlant anglais, aussi bien vêtus que la moyenne des gens que l'on rencontre dans Broadway; beaucoup d'entre eux sont capables de discuter sur la grève à son point de vue économique le plus large. Quelques-uns d'entre eux gagnent même plus de mille dollars par an en travaillant seulement huit heures par jour, plus que ne gagnent bien des médecins, des avocats, des professeurs; plus que des catégories entières de commis et d'autres ouvriers salariés.

Mais ce sont des coupeurs; des hommes d'une grande habileté, formant peut-être le dixième du nombre total des ouvriers du vêtement. Quelle est la condition des autres, tailleurs, courseurs à la machine, finisseurs, faulleurs, confectionneurs de gilets, de pantalons, et le reste? A coup sûr, il y a pauvreté et mécontentement dans cette catégorie de travailleurs.

Mécontentement, c'est évident; quel sont les gens qui soient satisfaits? Pauvreté, oui, mais pauvreté virtuelle. Il est certain que les tailleurs ne sont pas aussi bien payés que les coupeurs; mais il y a des courseurs à la machine qui gagnent de deux à trois dollars par jour; ceux-ci sont des Juifs russes qui pourraient gagner environ vingt cents par jour dans leur pays.

Il y a des finisseurs qui gagnent quatorze dollars par semaine, des faulleurs dont les gages s'élèvent à dix-sept dollars par semaine et des repasseurs qui gagnent dix-huit dollars. Il est évident que tous n'ont pas des salaires aussi élevés; d'autre part, le travail n'est pas constant.

Vous pouvez voir des femmes italiennes qui travaillent

chez elles à la pièce et qui ne gagnent pas plus de quarante cents par jour.

En général, ces Juifs, ouvriers du vêtement, sont économes, sobres, et font tout en leur pouvoir pour bien élever leurs enfants: quelque jour nombre d'entre eux deviendront patrons et vivront dans de belles résidences; peut-être même auront-ils à lutter amèrement contre les unionistes à leur emploi.

Le point le plus faible de l'Union des ouvriers du vêtement se trouve dans sa puissance même et dans le succès qu'elle a obtenu. Etant donnée une grande force, que cette force soit représentée par le capitaliste appartenant à un trust ou par une union d'ouvriers, il est dans la nature humaine de faire un usage arbitraire de cette force.

Les grands abus encouragent l'organisation de travailleurs; ces organisations accomplissent une très bonne œuvre, finissent par devenir très puissantes et peuvent devenir aussi tyranniques qu'un patron.

Bien que nous ayons beaucoup de sympathie pour les ouvriers du vêtement dans leurs luttes avec leur patrons, bien que nous apprécions le besoin de ces unions, nous voyons dans leur formation, une tendance à monopoliser la main-d'œuvre, à élever les salaires d'une manière extravagante, et à imposer un grand nombre de restrictions.

#### *Les ouvriers deviennent des monopolistes locaux.*

L'Union des Coupeurs, qui est la base de l'union des ouvriers du vêtement, se compose d'hommes habiles dans leur métier, capables de maintenir leur organisation dans des conditions qui leur permettent de limiter leur travail, et le nombre des apprentis; car ceux-ci, dans certaines localités, deviennent arrogants lorsqu'il s'agit d'admettre des hommes dans l'union.

A New-York, on ne tolérât qu'un apprenti pour dix ouvriers, et, dans la plupart des ateliers, ordre était donné à d'habiles coupeurs de limiter leur travail à la coupe d'un certain nombre de vêtements par jour.

Quelques-uns des chefs de l'union ne veulent pas admettre que de tels ordres aient été donnés; mais tous les manufacturiers à qui j'ai parlé se sont plaints en termes très amers de ce système de travail lent.

#### *Puissance du boycottage.*

Les manufacturiers commencèrent à employer des hommes non-unionistes, et les unionistes se tournèrent contre eux et firent agir toutes les ressources que leur procurait le boycottage. Trente agents furent envoyés au dehors pour visiter toutes les villes les plus importantes; c'était une grande et coûteuse entreprise. Partout ceux-ci encouragèrent les commerçants à n'acheter que des marchandises portant l'étiquette de l'union. Lorsque ceux-ci ne se conformaient pas aux désirs de ces agents, ces derniers convoquaient en assemblée les membres des unions locales; là des résolutions étaient prises et il en résultait souvent que ces commerçants étaient mis en interdit et tous les unionistes recevaient des instructions en conséquence.

Là-dessus, les principaux manufacturiers de vêtements des Etats-Unis se réunirent à Philadelphie, au printemps dernier et formèrent un Bureau national du Travail, pour traiter avec les unions. C'est ce qu'avaient fait les patrons dans beaucoup d'autres industries; l'organisation du capital pour lutter contre les travailleurs organisés.

Ces manufacturiers prirent une résolution par laquelle tout atelier devait être ouvert à tout ouvrier, car, disaient-ils, un atelier fermé à quelques-uns est une institution anti-américaine; chaque homme a le droit de vendre son travail comme il l'entend et chaque patron a la liberté d'employer qui il veut, sans avoir à considérer des questions d'affiliation on de non affiliation.

[A suivre]